

Edito

Solenne Fouasson

L'été revient, et nous aussi ! Nous voici donc de retour pour un deuxième numéro de Scansions.

Comme nous le rappelle une collègue dans ce numéro, Jacques-Alain Miller nous indique que « le séminaire ne devient une œuvre et Lacan un auteur que par l'office et le truchement d'un autre qui prend sur lui cette transformation. ». Dans ce numéro également, Omaïra Meseguer, nous dit-on, nous invite à lire Lacan en tant que ce sera une lecture intime.

C'est donc par cette voie-là que nos différents collègues se sont prêtés à l'exercice de venir témoigner pour ce numéro de ce qu'ils ont entendu des différentes interventions de l'ACF à la Réunion. Chacun venant déplier en quelques lignes, quelle énonciation, quel apport théorique, quel signifiant a pu faire écho pour lui.

En partant des journées avec Caroline Doucet en juin, vous pourrez ainsi découvrir comment Isabelle Geoffroy et Margot Lesport ont attrapé, pour l'une des éléments essentiels de l'angoisse dans la psychose en tant qu'un réel à traduire et pour l'autre de ce qu'il en est de la position éthique de la psychanalyse face au désespoir du sujet moderne.



Yannick Sabouret témoignera quant à lui de l'effet d'une présentation de malade dans un service de pédiatrie.

La deuxième partie du numéro sera consacrée à la venue d'O. Meseguer en août. Michèle Chalmin et Catherine Soares-Lefebvre ainsi que Perrine Dauny et Antoine Houën nous apporteront leur retour croisé de l'atelier consacré au comique dans la clinique, à travers la lecture du texte « Clinique ironique. » de J.-A. Miller.

Enfin, Marielle Lebossé et Catherine Soares-Lefebvre clôtureront ce numéro en faisant entendre à partir du séminaire de la bibliothèque comment la lecture de Lacan pousse à l'élaboration singulière.

Bonne lecture!

Retours sur les Journées avec Caroline Doucet

Isabelle Geoffroy, Margaux Lesport et Yannick Sabouret

En direction des J55

Par Michèle Chalmin et Catherine Soares-Lefebvre

*Perrine Dauny
Antoine Houën*

Séminaire de la Bibliothèque

Par Marielle Lebossé et Catherine Soares-Lefebvre

Retours sur les Journées avec Caroline Doucet¹

Isabelle Geoffroy et Margaux Lesport

L’angoisse dans la psychose, un réel à traduire

Isabelle Geoffroy

En préambule de ces journées, Caroline Doucet nous offre une boussole : l’Ethique. Lacan nous en indique la voie « L’Ethique, c’est ne pas céder sur son désir ». Entre désir et jouissance, tenir une place à la frontière de la jouissance en tant que réponse et de celle du désir comme question, c’est de là qu’opère la psychanalyse. Le désir est une question qui se tient à l’horizon, inatteignable, impossible, la jouissance une réponse en excès, qui assujettit, nous dit notre invitée. La pulsion est acéphale, souligne-t-elle. Par la suite, la coloration de la jouissance d’un sujet est citée pour introduire la question de l’angoisse.

Saisir un fragment d’angoisse, c’est saisir un bout de réel. Lacan nous indique « l’angoisse est une nomination du réel ». C. Doucet nous précise, “c’est un affect qui ne trompe pas, qui est certitude, qui ne se laisse pas signifiantiser”. L’angoisse est un affect transtructural. Dans le séminaire X, Lacan situe l’angoisse aux abords de la jouissance et du désir : l’angoisse est « un terme intermédiaire entre la jouissance et le désir, en tant que c’est franchie l’angoisse, fondé sur le temps de l’angoisse, que le désir se constitue² », l’angoisse précède le désir. La pratique analytique orientée de l’éthique, vise à traiter l’angoisse, jouissance en excès, par son franchissement. Ainsi un accès au désir, ou à son *tenant lieu* (question de structure), est rendu possible.

L’angoisse dans la psychose engage l’analyste du côté langagier énonce Sophie Moussa. C. Doucet déplie ce qu’il peut en être de cet engagement. Partir de l’angoisse c’est partir du réel du trou de la forclusion, le réel de la chose innommable, vide de sens nous dit-elle. C’est le surgissement de l’objet dans le réel qui ramène à la perplexité, le sujet ne peut rien en dire. Le délire vient se faire alors partenaire du sujet, phénomène élémentaire tel un pharmakon.

Il est à la fois le poison, envahissant, qui coupe des autres et isole le sujet, et le remède puisque le sujet peut dire quelque chose de ce à quoi il a à faire, tentative visant à border l’angoisse.

La parole prise dans l’orientation qui est la nôtre, pourrait venir constituer « un tenant lieu de fantasme³ », tenter de mettre un voile sur le réel, viser à pacifier le sujet nous indique notre invitée. S’engager du côté langagier, c’est s’engager à traduire ce qui excède la signification. C’est un point sur lequel C. Doucet insiste, le travail de traduction du réel du sujet est sans limite. Afin d’illustrer cet illimité, elle s’appuie sur Jacques-Alain Miller en tant qu’« il y a toujours quelque chose de plus à dire », du côté d’un effort de traduction du réel. Le traitement du signifiant place l’analyste en tant qu’un-tiers-prête, il est force de proposition de signifiants.

Conjointement, il s’agira de soutenir « les solutions élégantes » du sujet (en référence à Mickaël Peoc’h), tentatives d’appareillage du défaut de nouage. S’engager à traduire le réel, est un effort commun, le sujet y est également engagé. Par la singularité d’une création sans cesse renouvelée, il se défend de la déflagration que le réel charrie. C’est ce que nous enseigne André Robillard. Interné depuis son adolescence, l’hôpital devient un lieu de vie pour lui. Il est repéré par Jean Dubuffet et encouragé par Michel Thévoz, alors directeur de la collection d’Art Brut. A. Robillard s’astreint par ses inventions à tenir en joue l’excès de jouissance auquel il a à faire. Il témoigne du comment par un S1, *un fusil inoffensif pour tuer la misère du monde*, il lui est possible de se nommer, d’exister.

Les modalités d’accueil du sujet tel que nous l’indique l’orientation analytique, permettent un accompagnement de la nature créative du symptôme. Les trouvailles et le rafistolage subjectif sont précieux, il s’agit de les manier avec délicatesse. Cette matinée théorique animée par C. Doucet fut éclairante quant à ce que peut être la place de l’analyste auprès du sujet psychotique.

“Le désespoir du sujet moderne et l’éthique de la psychanalyse⁴”

Margaux Lesport

Dans cette conférence, Caroline Doucet part de l’idée, fréquemment évoquée lorsque l’on parle de la dépression, d’une « mélancolisation de l’époque » et nous propose d’articuler ce qu’elle nomme « le désespoir du sujet moderne » avec l’éthique de la psychanalyse.

Notre époque est marquée par le déclin des discours collectifs qui faisaient référence (tels que les droits de l’homme ou la démocratie). Privé du soutien de ces discours, le sujet est isolé et éprouve la fatigue du monde et de lui-même. Du fait de la prévalence de la jouissance, son désir lui devient plus opaque. Ainsi, le sujet moderne peine à trouver sa place dans le monde et peut être tenté de le quitter, comme en témoigne l’augmentation des suicides.

Les formes contemporaines du déclin de l’espérance conduisent un grand nombre de sujets à la dépression et à la mélancolie. Les sujets sont portés au désespoir. Cependant, C. Doucet souligne qu’il n’y a rien à attendre du désespoir. Celui-ci ne conduit pas à l’espoir mais, au contraire, il nourrit les passions de la fin (fin d’une époque, fin du monde, fin de vie...) et le désir d’en découdre avec l’autre ou avec soi-même. Que propose alors la psychanalyse face à cette mélancolisation de l’époque ?

La douleur d’exister est spécifique au *parlêtre*, à sa prise dans le langage. Elle est liée au fait même d’exister : une fois pris dans le langage, le sujet ne peut plus reculer, il est contraint de vivre, ce qui peut s’avérer profondément angoissant. La plupart du temps, la douleur d’exister est dépassée par le désir de vivre, mais ce n’est pas toujours le cas. Dans *Les complexes familiaux*, Lacan parle d’une « tendance suicide » qui peut s’imposer très tôt chez certains sujets.

Alors, qu’est ce qui fait que le sujet s’accroche à la vie ? C. Doucet indique que la précarité première du sentiment de la vie peut mener certains sujets au rejet de la pulsion de vie. Elle souligne l’intérêt clinique de considérer la façon dont le sujet s’est accroché à la vie, de repérer ce nouage premier qui va plus ou moins contrer ou alimenter l’appel de la pulsion de mort inhérente à l’humain.

Dans l’analyse, il s’agit de sortir de la dichotomie espoir-désespoir, et de viser la pulsion de mort pour la cerner lorsque son versant mortifère tend à s’imposer. Il s’agit de se défendre de la douleur d’exister par le maintien du désir et non par la jouissance qui pousse le sujet à vouloir se débarrasser de lui-même ou des autres.

C. Doucet propose alors de trouver « la voie du désir », c’est-à-dire de faire reculer la jouissance au profit du désir de vivre. Pour arriver à cela, il s’agit de considérer qu’il y a toujours quelque chose de plus à dire dans le travail de traduction du réel auquel le sujet a affaire.

¹ Caroline Doucet est psychanalyste membre de l’ECF et de l’AMP.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre x, *L’angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 204-205.

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*.

⁴ Titre de la conférence prononcée par C. Doucet lors des Journées de l’ACF à la Réunion, le vendredi 13 juin 2025, à St Gilles les bains.

Retours sur les Journées avec Caroline Doucet (suite)

Conversation avec une patiente

Yannick Sabouret

Le 11 juin dernier s’est déroulé un événement important pour notre ACF : la reprise des conversations avec les patients, un des nombreux temps forts de la venue des invités. Ce sont en effet des temps d’apprentissage précieux pour ceux qui y assistent. Voilà bien d’ailleurs toute la subtilité de la chose : sont présents à la fois les membres de l’ACF mais également les membres du service qui connaissent le patient, sans avoir spécialement d’acointance avec la psychanalyse.

Ce qui unit ici c’est l’intérêt pour le patient. Celui qui enseigne, c’est la personne qui est d’accord pour venir parler de son expérience vécue, devant une assemblée de quelque 25 personnes. L’intérêt se porte donc sur la parole de celui ou celle qui souffre, ou a souffert. C’est là un point fondamental, un retournement du rapport au savoir, et qui n’est pas sans effet.

Caroline Doucet a donc réouvert la série des conversations avec les patients en pédiatrie. A cette occasion, elle a reçu une jeune patiente de 16 ans, dont les trous dans son corps témoignent de la partie visible de sa souffrance.

Malgré le faible son de la voix de la patiente, C. Doucet a su nous montrer comment manœuvrer avec une personne si à mal avec son énonciation. La soutenir par le regard, l’étayer de nombreuses façons, proposer des allers et retours dans ses questions, y revenir afin de ne pas céder sur son désir d’en savoir plus sur ce qui lui arrive. Et elle y arriva !

Il émergea de cette rencontre la marque d’un avant et d’un après, pour notre jeune adolescente. Elle arriva à préciser un moment où un certain vacillement de son être a pu être mis en évidence. Et qu’aucune des personnes présentes n’avait entendu alors. Par son discours, même ténu, cette jeune a pu apporter une certaine précision à un moment probablement décisif pour elle. Elle s’est entendue situer ce moment qui l’a désarçonnée lors de son parcours scolaire. Un semblant de chronologie s’est établi, un semblant d’historisation.

La valeur de son discours a pris tout son poids lors des échanges suivant la conversation. Ils ont bien reflété l’effet formateur de ce temps si spécial, où nous nous sommes enseignés de combien le rapport au langage est singulier. Et combien cela permet, à travers l’écoute minutieuse de son dire, même minime, d’en déduire une logique du cas.

Ainsi, certains soignants ont pu dire « c’est comme si elle n’existait pas ». D’autres ont pu associer avec des événements, actes et paroles survenus lors de l’hospitalisation. Chacun a pu repartir avec une écoute plus affûtée de ce qui se passait pour elle. Pour les équipes, notons un effet de témoignage et de transmission auprès des autres membres des services qui n’étaient pas présents, ce qui aura duré quelques jours tout de même. Parions que la suite de cette série continuera ces effets précieux pour tout un chacun décidé à s’enseigner de la parole des sujets !



En direction des J55

Omaïra Meseguer⁵, une intervention qui “déchire” !, *par Michèle Chalmin et Catherine Soares-Lefebvre, responsables de l’Atelier “Lire Jacques-Alain Miller”*

Omaïra Meseguer, de passage dans notre île pour une formation au CHU de la Réunion, nous a fait le plaisir de participer à l’Atelier “Lire Jacques-Miller”, le 28 août dernier. Nous avons choisi d’orienter notre travail en direction du thème des prochaines Journées de l’ECF, “Le comique dans la Clinique”. Trois collègues nous ont proposé leurs lectures “croisées” du texte “Clinique ironique”.

Après nous avoir indiqué le caractère incontournable de ce texte pour approcher les interventions de l'analyste, notre invitée a pointé comment chacun des textes présentés l’était depuis notre propre traduction, notre lecture, depuis notre singularité.

Mais, alors, pourquoi avoir choisi ce terme "déchire" pour qualifier son intervention? Outre son style d'un enthousiasme contagieux et d'une grande limpidité, c'est la manière dont elle partage sa lecture de ce texte qui a été marquante. En effet, O. Meseguer nous fait la démonstration de la coupure en déchirant une feuille où elle avait préalablement écrit S1 et S2. Cette coupure entre le S1 et le S2 nous permet alors d'approcher comment procède l'analyste avec le névrosé. L'analyste isole le S1 en coupant la séance, empêchant ainsi l'articulation avec le S2 pourvoyeur de sens.

Il s'agit d'une intervention affûtée, toujours au plus près de ce qui se dit. Avec O. Meseguer, c'est une intervention qui déchire, comme un petit clin d'oeil humoristique aux prochaines J55 : “Le comique dans la clinique”.

Conversation autour du texte “Clinique ironique”⁶

Perrine Dauny

Converser autour de l’article « Clinique ironique » de Jacques- Alain Miller a été l’occasion d’une rencontre avec Omaïra Meseguer qui nous en conseille une lecture répétée pour en saisir toute la portée clinique.

Illustrant l’ironie par un cas de sa pratique, Omaïra Meseguer revient sur cette notion à définir dans ce qu’il en est du sujet, et particulièrement du sujet schizophrène.

L’ironie schizophrénique fait tomber les barrières de la bienséance et des bons usages qui sont des semblants pour tous, œuvrant dans le lien social. C’est là une façon pour le sujet schizophrène de traiter la langue en dénonçant le pur semblant d’une phrase.

Paré du symbolique, le langage dans sa dimension métaphorique échoue à dire le réel, donc a pour effet le meurtre de la Chose.

Le mot dépouillé de sa dimension de semblant devient la Chose, n’ayant pas recours au symbolique pour se défendre du réel.

Il n’y a pas de discours qui ne soit du semblant. Le sujet schizophrène faisant chuter ce semblant, il ne se trouve pris dans aucun discours, ce qui l’éloigne d’un Autre possible. L’ironie du sujet schizophrène exclut donc l’autre, là où l’humour serait un usage du langage incluant l’autre.

Le repérage d’une ironie dans ses effets d’exclusion est un signe clinique de la schizophrénie, un phénomène comme la voix ou le corps, subi par le sujet, dépassé par elle.

S’il n’y a pas de discours qui ne soit du semblant, et si le sujet schizophrène échappe à toute forme de discours, la question du délire se pose comme tentative de faire consister un Autre et de construire une défense contre le réel.

C’est avec un corps en prise directe au réel qu’un délire se construit par hallucination et autres phénomènes de corps. Et c’est avec cette souffrance, quand ça en est une, que le sujet schizophrène demande à être accueilli.

Le sujet psychotique n’a pas la garantie de l’Autre, mais de la Chose. Ça met l’analyste en position de dégager l’objet, non pour le dévoiler comme pour le névrosé qui traiterait par là son objet de jouissance, mais pour le voiler au contraire, par ce que le sujet amène, pour en limiter les effets de jouissance.

« Ça prend du temps », nous dit O. Meseguer.

Dans ce que le sujet schizophrène amène, il y a l’ironie.

O. Meseguer propose de répondre à l’ironie par l’ironie. « La clinique, dit-elle, doit être ironique », ce qui suscite mon étonnement.

L’interprétation comme coupure doit donc être ironique, sans pour autant que l’analyste se fasse partenaire de l’ironie du sujet.

La manœuvre me semble délicate.

Cet usage de l’ironie, si important soit-il dans la pratique avec le sujet schizophrène, ne m’est pas familier.

Cela sera l’occasion certainement de prochains questionnements concernant cette clinique si particulière.

⁵ Omaïra Meseguer est psychanalyste à Paris, membre de l’ECF et de l’AMP.

⁶ Miller J.-A., « Clinique ironique », La Cause freudienne, n°23, Paris, seuil, février 1993, p. 8.

En direction des J55 (suite)

Vers une clinique du délire sans Autre ?

Antoine Houën

En direction des J55 de l’ECF¹, Omaïra Meseguer² nous partage sa lecture du texte : « Clinique ironique ³ » de Jacques-Alain Miller. Par son aphorisme d’une « clinique universelle du délire ⁴ », J.-A. Miller opère une distinction entre le sujet schizophrène et les autres, dans leur rapport au langage. L’ironie du schizophrène n’est pas celle du névrosé où « [l]’humour s’inscrit dans la perspective de l’Autre ⁵ », fait lien social. O. Meseguer nous éclaire sur l’ironie infernale du sujet schizophrène, comme un dire sans Autre, à saisir du côté de mots, qui percutent, sans habillage. Une façon singulière de traiter de la langue, sans que le rapport au réel soit amorti par le symbolique. Chez ses sujets désarrimés, il s’agit plutôt de soutenir un usage du semblant permettant de voiler la crudité des mots.

O. Meseguer souligne également que c’est de ce rapport particulier au langage chez le sujet schizophrène que s’inspire J.-A. Miller pour penser autrement la posture de l’analyste. « Le névrosé adore que ce soit collé, il met plein de S2 », nous dit-elle. J.-A. Miller souligne que la clinique doit être ironique car, ajoute O. Meseguer : « la position de l’analyste ce n’est pas de rajouter du scotch [du S2], l’interprétation est coupure. Le désir de l’analyste n’est pas du côté de coller mais de séparer. »

Qu’en est-il alors de l’accueil des sujets en proie aux objets aliénants de la science et du capitalisme, se passant d’un Autre ? En se référant au phénomène de « scrolling ⁶ », en tant qu’un faire défiler de façon illimitée des bouts de vidéos sur un écran, O. Meseguer ouvre la suite des échanges de cet atelier sur une question plus vaste : la clinique à venir serait-elle une clinique sans Autre ?

¹ 55^e Journées de l’Ecole de la Cause Freudienne : « Le comique dans la clinique », 2025.
² MESEGUER, Omaïra : psychanalyste, membre de l’Ecole de la Cause Freudienne (ECF) et de l’Association Mondiale de Psychanalyse (AMP).
³ MILLER, J.-A. « Clinique ironique », *La Cause Freudienne*, n°23, Paris, ECF, 1993.
⁴ Ibid.
⁵ Ibid.
⁶ Scrolling, du verbe scroller = « faire défiler un contenu sur un écran informatique ». REY, A., Editions Le Robert, 2024.



Séminaire de la bibliothèque

Séminaire livre XII, *Problèmes cruciaux*, par Marielle Lebossé et Catherine Soares-Lefebvre

Pourquoi lire Lacan ?

Marielle Lebossé

Lors de la préparation du séminaire de la bibliothèque autour de la parution du Séminaire de Lacan *Problèmes cruciaux*, avec pour invitée Omaïra Meseguer, une question m’est venue : pourquoi lire Lacan ?

La parution d’un séminaire fait toujours événement. Issu d’un enseignement oral, « Le séminaire ne devient une œuvre et Lacan ne devient auteur que par l’office et le truchement d’un autre qui prend sur lui cette transformation. ¹ » Rappelons-le, avant 1973, Lacan refuse toute publication de son Séminaire. Puis, il confie à Jacques-Alain Miller l’établissement du texte. La publication du Séminaire commence en 1974 par le séminaire de 1964, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

Ceux qui s’y sont déjà essayés le savent, on ne lit pas Lacan comme on lit le dernier prix Goncourt. Lire Lacan, c’est essayer d’en attraper un *quelque chose*. C’est relire, surligner, barrer, aller chercher ailleurs, y revenir. C’est « rencontrer soi-même un trou dans le savoir qui pousse à l’élaboration ² » peut-on lire dans un Hebdo-blog qui se nomme précisément *Lire Lacan*. Lire Lacan, ce n’est pas comprendre de manière exhaustive, de manière intégrale, c’est tenter de saisir un *truc*, une bribe, un petit bout. Lire Lacan c’est donc se laisser surprendre par une épiphanie après des heures de lecture. Et c’est un éclair joyeux d’entendre tout à coup quelque chose de nouveau, quelque chose *à côté*, quelque chose *en plus*.

J.-A. Miller propose de considérer le savoir comme un objet, « un objet qu’il [faut] aller chercher dans le champ de l’Autre [...] ce qui nécessit[e] d’en passer par une stratégie avec le désir de l’Autre. ³ » La parution d’un séminaire fait lien social en tant que cela nous met au travail, chacun mais pas tout seul. En cartel, en conférences, en séminaires ou au déjeuner, nous ne cessons pas d’y réfléchir avec d’autres. Lors du séminaire de la bibliothèque, O. Meseguer nous propose ceci : « Revenir au texte permet de faire Ecole et de nous décoller. ⁴ » Pourrions-nous écrire ce paradoxe : « d’Ecole-r » ? Elle poursuit et nous invite à lire Lacan « comme on lit le rêve. Chacun à sa manière symptomatique ». Cela nous invite à lire Lacan en tant que ce sera pour chacun une lecture intime.

Le Séminaire Livre XII, *Problèmes cruciaux*, est un séminaire « éparpillé » et le fil que propose J.-A. Miller est celui du sujet lacanien, le sujet divisé, fendu, le \$. « Pas comme un légo, pas comme l’ego [egopsychology] ⁵ » insiste O. Meseguer. Ce séminaire signe un tournant.

Après son retour à Freud, « problèmes cruciaux constitue un redépart de l’enseignement de Lacan ⁶ » saisissons l’occasion de sa parution pour une mise au travail !

Lire depuis Lacan : d’une lecture symptomatique à une lecture sinthomatique

Catherine Soares-Lefebvre

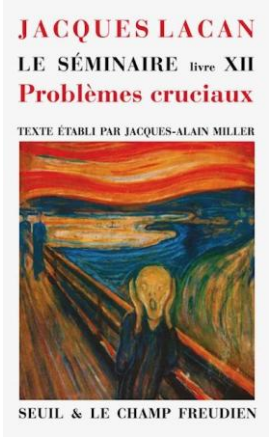
Omaïra Meseguer débute son propos introductif en posant la question : qu’est-ce que lire ? En effet, c’est une jolie question préliminaire pour ce séminaire de la Bibliothèque sur le Livre XII, *Problèmes cruciaux*. Question qui peut sembler incongrue car à nos âges, il est à espérer que les participants à un séminaire de la Bibliothèque sachent lire, et ce, depuis longtemps. Sinon, que ferions-nous ? C’est donc un abord subversif de la lecture qu’O. Meseguer nous propose : et c’est celui de Lacan.

Notre invitée rappelle que « Lire » est à envisager à la manière de la lecture d’un rêve en s’appuyant sur les signifiants. Il ne s’agit pas de s’intéresser à la question du sens qui est un des *problèmes cruciaux de la psychanalyse* dont Lacan espère tordre le cou. Mais, il s’agit de rester au plus près de ce qui se dit et à l’articulation signifiante plutôt que de s’intéresser à ce que l’analysant a voulu dire.

Nos trois lectrices ont accepté de partir d’un point pour partager leur lecture de ce séminaire. Nous avons été enseignés dans un premier texte sur l’importance du dit. Bien que Chomsky avance qu’une phrase peut être correct syntaxiquement sans avoir un sens ; Lacan, lui, soutient que dès lors que deux signifiants s’enchaînent, cela entraîne une production de sens. Cette hypothèse nous laisse présager la nécessité logique de la coupure pour éviter l’enchaînement des signifiants et le vouloir dire et isoler le dit.

Le deuxième texte introduit l’idée de la distinction « avoir » et « être » grâce au pot de moutarde. Cette métaphore permet d’illustrer la question de l’énonciation, on peut parler et produire des énoncés avant qu’il y ait (ou non) une énonciation. Il y a donc bien un zéro avant le un. On peut dire « il pleut » avant de dire « je ». Enfin, pour le dernier texte, c’est le terme de « suture » qui a intéressé notre lectrice. Travail qui a permis d’explorer la question du sujet divisé, fendu qui n’a rien à voir avec l’ego.

C’est depuis ces trois lectures singulières (qu’elle soit symptomatique ou sinthomatique) que l’énonciation de chacune a été mise en jeu pour mettre en exergue la question du *dit*, l’importance de la coupure et du sujet barré.



¹ Miller J.-A. Cours du 19.01.11 « L’être et l’un ».

² Laurent Marie. L’ACF en action ! Hebdo blog septembre 2017.

³ Miller J.-A., « En direction de l’adolescence. Intervention de clôture à la troisième journée de l’institut de l’enfant ». Travaux récents de l’institut psychanalytique de l’Enfant, Collectif, Collection la petite girafe, Navarin, Novembre 2017, p. 20-21.

⁴ Meseguer Omaïra. Intervention lors de séminaire de la bibliothèque de l’ACF à la Réunion. Août 2025.

⁵ Meseguer Omaïra. *Ibid*.

⁶ Miller J.-A. Quatrième de couverture Lacan Jacques, Le Séminaire Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse.

Les évènements à venir : save the date!

Cabaret d'Impro en direction des J55, *au Low lab - Petit Ile*, le samedi 25 octobre 2025 de 16h à 18h

Les 55èmes Journées de l'ECF, "Le Comique dans la Clinique", les 15 et 16 novembre 2025, au Palais des Congrès - Porte Maillot - Paris

Les Journées d'études de l'ACF, avec Anne Colombel-Plouzennec, psychanalyste membre de l'ECF et de l'AMP, les 5 et 6 décembre 2025 au "Vert tu oses" - La Saline les bains

Séminaire de la bibliothèque avec Caroline Doucet, psychanalyste membre de l'AMP et de l'ECF, par *zoom*, le mardi 9 décembre 2025 à 20h